Onéguine

création 2019

d'après *Eugène Onéguine*
de **Alexandre Pouchkine**
traduction **André Markowicz**
mise en scène **Jean Bellorini**
réalisation sonore **Sébastien Trouvé**

© Pascal Victor

Revue de presse

contact presse TNP
Djamila Badache
d.badache@tnp-villeurbanne.com
04 78 03 30 12 / 06 88 26 01 64

service de presse / press office
Nathalie Gasser
gasser.nathalie.presse@gmail.com
00 33 (0) 6 07 78 06 10

TNP – Villeurbanne
8 place Lazare-Goujon
69627 Villeurbanne cedex
tél. 04 78 03 30 00

contact production
Julia Brunet
j.brunet@tnp-villeurbanne.com
07 67 65 74 70

Presse nationale

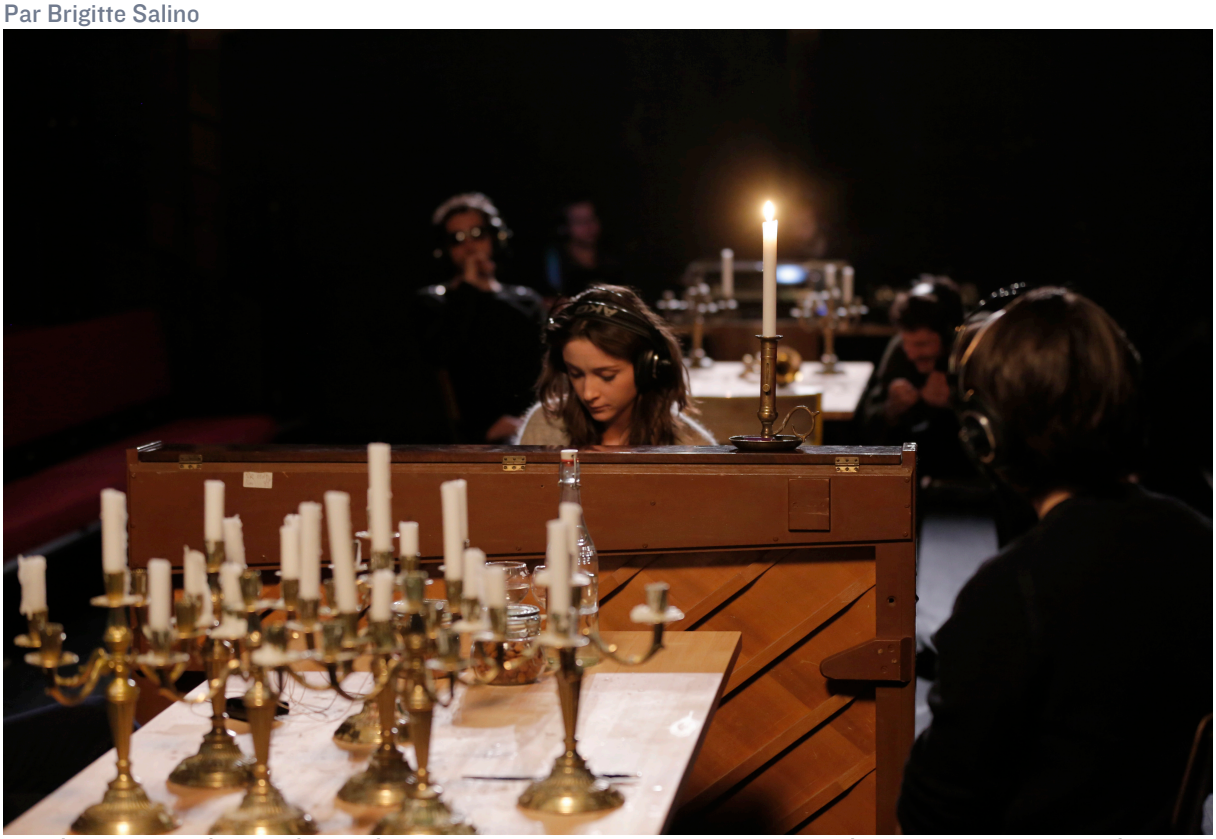
Le Monde

Publié le mercredi 27 mars 2019 à 10h46

Théâtre : faire entendre Onéguine, tout un art

A Saint-Denis, Jean Bellorini propose aux spectateurs d'écouter le poème de Pouchkine au casque.

Par Brigitte Salino



« *Onéguine* », d'après « Eugène Onéguine », de Pouchkine, dans une mise en scène de Jean Bellorini. Crédit Pascal Victor

Sauf une fois, brièvement, pour *Les Frères Karamazov*, de Dostoïevski, Jean Bellorini (37 ans) n'a jamais utilisé de vidéo dans ses mises en scène. Le directeur du Théâtre Gérard-Philipe de Saint-Denis, en Seine-Saint-Denis, aime le théâtre simple, qui laisse les spectateurs s'inventer leurs images. Il aime aussi la littérature, passionnément, allégrement.

L'automne dernier, il a présenté *Un instant*, d'après *A la recherche du temps perdu*, de Proust. Ce printemps, il propose *Onéguine*, d'après *Eugène Onéguine*, de Pouchkine, dans la traduction d'André Markowicz. Et il choisit une option radicale, qui va à l'encontre du flot d'images souvent montré sur les scènes : écouter le texte, avec un casque. Jean Bellorini n'est pas le premier à faire une telle proposition. Mais il réussit là où d'autres ont échoué.

Les spectateurs prennent place sur des gradins qui se font face. Au milieu, il y a deux tables avec de vieux chandeliers et un piano. L'ingénieur du son se tient à sa console, en retrait, sur un côté, dans le noir. De l'autre côté est suspendue une lampe, blanche et ronde comme la lune qui berce les espoirs, les hivers, les spleens et les nuits d'Onéguine. Quatre comédiens et une comédienne se partagent le texte, qui n'est pas donné dans son intégralité, mais restitue l'essence du poème dramatique d'Alexandre Pouchkine (1799-1837) : un voyage dans le sentiment de la vie, le désir ceint de chimères, et la tristesse d'être, si semblable à un chagrin d'enfant, parfois, qu'elle en devient douce.

Comme une brise sur la peau

Et puis, il y a cette légèreté, l'humour que Pouchkine met à s'adresser à son lecteur, la poésie incomparable de ses vers. Tout vibre comme une brise sur la peau, l'ennui qui gagne Onéguine à Pétersbourg, son départ pour la campagne où il rencontre le jeune poète Lenski, l'amitié qui naît entre les deux hommes, la toile qui se tisse entre eux et les deux sœurs, Olga et Tatiana… Jusqu'au matin du duel, où Onéguine tire sur son ami Lenski. *« Inerte, il gisait là, et pâle/Son front plein d'une étrange paix./Du sein qu'avait troué la balle/Le sang en s'écoulant fumait. »*

Pour ce passage, les spectateurs sont conviés à enlever leur casque. Ils peuvent d'ailleurs le faire à tout moment, s'ils le désirent, mais le faire, c'est se priver de la qualité de l'écoute des comédiens, et de l'environnement sonore. Car, assis sur les gradins du théâtre, on entend ce qu'on imagine dans le silence, chez soi, quand on lit *Onéguine* : les bruits de la ville et les sons de la campagne, les grelots des fiacres et le crissement de la neige, le souffle d'air d'une lettre glissée sous une porte, les trilles d'un rossignol et les rafales du blizzard… tout y est, perceptible, sensible. Une alliance se noue entre les voix des comédiens et les sons, des images naissent dans l'imagination. Ainsi naît le théâtre d'une écoute fertile.

Brigitte Salino

LE FIGARO

Théâtre: *Eugène Onéguine* en version voyageuse

Par Armelle Héliot
Le 29/03/2019 à 10:20

LA CHRONIQUE D'ARMELLE HÉLIOT- Au Théâtre Gérard-Philipe, à Saint-Denis, Jean Bellorini trouve une forme aussi étonnante qu'époustouflante pour mettre en scène le roman en vers d'Alexandre Pouchkine.

On pénètre avec précaution dans la petite salle du Théâtre Gérard-Philipe. On pénètre en grand silence. On sait qu'il se passe là, ces temps-ci, une bien curieuse cérémonie. Dans la pénombre d'un espace occupé par un dispositif bi-frontal, on distingue, entre les deux rangées de gradins, dans l'aire de jeu, les tables, les chaises, le piano, les candélabres.
Sur l'un des côtés, la table de régie où Sébastien Trouvé distille sa composition sonore. Chacun s'installe calmement, attrapant le casque audio accroché sur le dossier. C'est casque sur les oreilles, en effet, que l'on va écouter le poème dramatique, le roman en vers d'Alexandre Pouchkine *Eugène Onéguine*, dans une adaptation donnée sous le titre simple *Onéguine*. On va voir, dans une proximité troublante, les comédiens dire, jouer, incarner ce texte splendide et ses personnages bouleversants.

Si Jean Bellorini a imaginé cette installation qui peut sembler déconcertante, c'est parce qu'il veut pouvoir conduire *Onéguine* sur les routes. Il veut pouvoir l'installer sous un préau, dans un gymnase, dans une maison de quartier. Dans des lieux proches d'un public qui n'a pas toujours accès au théâtre ou que l'art intimide. Une expérience déjà esquissée avec sa mise en scène d'*Un fils de notre temps*, d'Ödön von Horvath. La même équipe artistique porte ce nouveau spectacle.

Fêtes étourdissantes

Les interprètes sont en place. Ils donnent les consignes techniques pour l'étrange voyage et l'un d'eux dénombre les strophes, les vers dont est composé l'ouvrage. Une œuvre exceptionnelle que le poète élabora de 1821 à 1831. En ce temps-là, il est sur les routes de Crimée et du Caucase, exilé par le tsar Alexandre 1er. *Eug ène Onéguine* est un roman en vers. « Différence diabolique », disait l'écrivain, qui défend sa chère langue russe quand la haute société de son époque parle français…
Cet *Onéguine* nous touche au plus profond, nous nous subjugue, parce qu'il nous est offert dans une traduction d'une beauté envoûtante. André Markowicz confie qu'il a travaillé vingt-huit ans pour trouver la forme la plus juste pour les 5523 vers et sa structure syllabo-tonique. Il y a dans cet immense travail quelque chose de miraculeux qui restitue le plus intime et le plus universel.
L'histoire est simple. Pouchkine d'adresse directement au lecteur. Onéguine est en route pour rejoindre un domaine isolé dont il vient d'hériter. Il quitte Saint-Pétersbourg et ses fêtes étourdissantes. Un jour, un poète de 18 ans, Lenski, s'installe non loin. Il aime passionnément son amie d'enfance, Olga. Bientôt, Onéguine va rencontrer la sœur aînée de la jeune fille, Tatiana, aussi fascinante que dure.

Joie, chaleur, partage

La comédienne Mélodie-Amy Wallet, qui est aussi l'assistante à la mise en scène, est devant le piano et incarne les femmes. Discrète, déliée, bouleversante. Quatre comédiens se partagent récit et personnages. Matthieu Tune ouvre et ferme cette traversée légèrement hypnotique avec une autorité tendre, une intelligence de chaque mot. Antoine Raffallu développe avec les mêmes atouts la partition de Lenski. Clément Durand, Gérôme Ferchaud portent eux aussi avec subtilité d'autres pages. Un quintette de haut talent et dont la discipline force l'admiration . Rien ici qui soit statique. Tout vit, tout vibre. On est plongé dans le poème. On en ressent chaque nervure.
On a le droit, à tout moment, d'abandonner le truchement du casque. Mais on ne le fera qu'exceptionnellement. Juste pour savoir comment cela se passe « en vrai ». Et l'on est encore plus étonné par la maîtrise que suppose la manière de dire des interprètes. En fait, ils chuchotent. Retenant toute puissance, ils laissent sourdre les nuances ensorcelantes, les irisations subtiles de la langue.

Tout vit, tout vibre. On est plongé dans le poème. On en ressent chaque nervure.
Depuis qu'il dirige le Théâtre Gérard Philipe, Jean Bellorini a multiplié les manières de toucher le public, sans jamais renoncer à une haute exigence artistique. Montant *Onéguine*, il rend hommage à André Markowicz. Dans la grande salle Lilo Baur et Jean-Yves Tuf mettent en scène un montage de textes cocasses et macabres de Daniil Harms, eux aussi traduits par André Markowicz (*En se couchant, il a raté son lit,* jusqu'au 31 mars). D'autres rendez-vous sont prévus : le 3 avril, Sonia Wieder-Atherton jouera sa transposition pour violoncelle de la *Sonate pour violon* de Bartok, sur des poèmes de Guennadi Aïgui traduits et dits par Markowicz. Le 10 avril, sa femme, Françoise Morvan, grande traductrice elle aussi, proposera des chansons populaires bretonnes avec une contrebasse, la chanteuse Annie Ebrel et la compositrice Hélène Labarrière. Tout cela fait la vie de ce lieu que fréquentent toutes les générations, des jeunes, des adultes, venus de tous mes horizons. De la joie, de la chaleur, du partage.

Armelle Héliot

Les Echos

« *Onéguine* » : veillée Pouchkine au TGP de Saint-Denis

Philippe Chevilley / Chef de Service | Le 25/03 à 17:30, mis à jour le 26/03 à 06:36

Mise en scène avec ingéniosité et grâce par Jean Bellorini, contée par cinq jeunes comédiens ardents, l'œuvre phare de Pouchkine traduite par André Markowicz offre un beau voyage sonore et poétique. Quand le théâtre se rapproche au maximum du texte, en jouant la suggestion.

La neige, le vent d'été, les nuits d'ivresse, les bals, la campagne, Moscou… Rien n'est vraiment montré, tout est suggéré, susurré à l'oreille du spectateur « casqué », dans cet « *Onéguine* » traduit par André Markowicz et mis en scène par Jean Bellorini au TGP de Saint-Denis. Portés par une bande-son mêlant musiques et bruitages (signée Sébastien Trouvé), cinq jeunes comédiens incarnent, entre deux gradins serrés, le roman en vers (1821-1831) de Pouchkine. Pourvus d'un minuscule micro, affublés d'un casque audio tout comme le public, ils « content » plus qu'ils ne jouent, dans un décor de fortune - deux tables, un piano, des chandeliers, une lampe-lune suspendue. Parfois ils s'emparent d'un instrument (cuivre, violon). Tatiana, l'héroïne, égraine quelques notes au piano, puis déclenche un feu d'artifice ou une explosion de bouchons de champagne sur son clavier trafiqué.

La gestuelle est limitée : apparitions, disparitions millimétrées, dialogues échangés assis, debout, micro partagé, monologue déclamé, couché à même le sol. La représentation dédoublée, filtrée par l'usage du casque, prend l'allure d'un rêve, le livre laisse s'échapper ses fantômes. Et le spectacle se meut en une veillée poétique, où le texte est roi. Il a fallu vingt-huit ans à André Markowicz pour le traduire - transcrire les 5.523 vers de Pouchkine, restituer leur poésie dans la langue de Molière. Il est bon de les entendre sonner si clair, dans une version concentrée (plus de la moitié du poème). Et dans ce dispositif ingénieux et minimal qui peut voyager partout (écoles, gymnases…)

DRAME ET LÉGÈRETÉ

Il y a bien sûr du drame dans cette histoire d'amour manqué (Onéguine rejette froidement la sublime Tatiana pour comprendre trop tard qu'elle était la femme de sa vie) et d'amitié brisée (accusé par le poète Lensky d'avoir voulu ravir sa fiancée Olga, Onéguine le tue en duel), mais aussi beaucoup de grâce et de légèreté. Le mal noir qui ronge ces jeunes aristocrates est frangé d'or - ils s'enivrent de désespoir, mais avec allégresse.

Une seule femme est présente en scène, sa parole est rare : Mélodie-Amy Wallet porte avec une sobre élégance le flambeau de Tatiana, la femme idéale imaginée par l'écrivain. Avec un mélange de lyrisme et de naturel qui fait mouche, Clément Durand, Gérôme Ferchaud et Matthieu Tune campent tour à tour Onéguine et Pouchkine, Antoine Raffalli est Lensky. Deux heures durant, dans un crépitement de sons et de musiques (Tchaïkovski revisité), ce quintette ardent parvient à donner forme à l'indicible, à l'invisible : un peu de cette âme russe, qui nous fait tant rêver.

l'Humanité

THEATRE. PORTRAIT D'UN JEUNE ARISTO RUSSE SUR LES BORDS DE LA NEVA

Lundi, 8 Avril, 2019

Marie-José Sirach

Jean Bellorini met en scène (et en ondes) *Eugène Onéguine,* le roman-fleuve et phare de Pouchkine, dans la traduction magistrale d'André Markowicz. Voyage en langue pouchkinienne…

Il aura fallu à André Markowicz près de vingt-huit ans pour traduire les cinq mille cinq cent vingt-trois octosyllabes qui composent les huit chapitres du livre de Pouchkine. Comme toujours chez Markowicz, et ce, dès les premiers mots, on est saisi, non pas par la fidélité, mais par son approche poétique de l'œuvre. Poétique, ludique, amoureuse, irrévérencieuse, débarrassée de toutes les scories et pesanteurs, sa traduction transporte le lecteur/spectateur dans l'univers de l'auteur, abolissant l'espace et le temps, brisant net les réticences naturelles que chacun peut éprouver devant ces sommets de littérature qu'on n'est jamais sûr d'atteindre. Qu'il traduise Tchekhov (avec la complicité de Françoise Morvan), Shakespeare, Gorki, Erdman… André Markowicz est un poète au service des poètes. Et des lecteurs. Il sait que derrière les mots, derrière chaque mot, se cache un monde qui palpite, des bruits, des odeurs, des couleurs, une petite musique de nuit qui vient éclairer de mille et un éclats les heurs et bonheurs du monde. De son propre aveu, dès lors que Markowicz s'acoquine avec les auteurs russes, lui reviennent d'abord en mémoire des vers de la poétesse Anna Akhmatova dont il reste à Pétersbourg l'appartement, témoin d'une époque révolue où les poètes, même malmenés par la vie et le censure stalinienne, étaient des héros, des héros accessibles dont les vers couraient les rues de la ville impériale.

Onéguine est un jeune dandy qui, lassé des nuits tumultueuses où se retrouve une jeunesse dorée en mal de vivre, quitte la Ville lumière pour s'installer dans une vieille demeure qu'il a reçue en héritage. Dans ce manoir isolé en rase campagne, quelques voisins organisent invariablement des soirées au coin du feu où l'on échange des banalités en picorant des toasts de confiture et buvant du sirop d'airelles. Des petits groupes se font plus qu'ils ne se défont ; les jeunes gens se regardent sous l'œil attendri des adultes qui échafaudent des mariages d'amour et de raison, projetant sur eux leurs propres fantasmes d'amour impossibles. Onéguine s'ennuie ici aussi, traînant son spleen comme une âme en peine. Il se lie d'amitié avec le jeune Lenski, jeune poète fougueux, amoureux de la jeune Olga. Par jeu, par dépit, Onéguine, qui s'intéresse pourtant à Tatiana, la sœur aînée d'Olga, séduit cette dernière. Lenski, pétrifié, le défie en duel…

Jean Bellorini a choisi un dispositif bifrontal, très resserré, au plus près des acteurs que l'on peut presque toucher du doigt. Une sensation accentuée par les casques qu'acteurs et spectateurs portent qui brisent ainsi tous les murs pour nous faire entrer au cœur même du récit, des corps et âmes de chacun des protagonistes. Il y a là un effet hypnotique, le sentiment d'un rapport intime aux mots et aux acteurs qui vous projette dans un ailleurs, au plus près des errances d'Onéguine et de Lenski. Loin du marivaudage si français du siècle précédent, les enjeux de l'amour chez Pouchkine ne doivent rien au hasard, mais à une mélancolie si russe et, soudain, si proche. La magie opère, portée par le murmure des voix, la musique librement inspirée de Tchaïkovski et la réalisation sonore (Sébastien Trouvé) qui laisse percevoir le son d'une calèche à folle allure, le hennissement des chevaux, le tic-tac d'une horloge, le vent dans la neige, le froissement des robes un soir de bal. Une mise en scène sonore qui vous emporte loin, portée par des acteurs dont le jeu épuré donne à entendre merveilleusement ce texte, dans une adresse merveilleuse au spectateur qui renvoie à l'adresse au lecteur de Pouchkine.

Marie-José Sirach

Télérama

Mis en ligne le 26 mars 2019

Onéguine

TTT On aime passionnément

Jusqu'au 20 avril 2019 - Théâtre Gérard-Philipe

Des flux de vers se glissent au creux de nos oreilles (le public est équipé de casques). L'espace est bi-frontal. Au centre, dans la pénombre, cinq acteurs, un piano, des tables, des bougies. Et un minuscule micro que les comédiens se passent, relayant à tour de rôle les octosyllabes de Pouchkine. Jean Bellorini navigue en souplesse dans l'enivrante traduction d'André Markowicz. Il tisse le romanesque, bascule de l'ironie à la sentimentalité, de la brutalité à la tendresse, et ouvre en nous, ce faisant, l'imaginaire et le sensible. L'approche radiophonique du poème induit un jeu subtil. D'un timbre qui se fêle ou s'altère, les comédiens arpentent l'écriture par de multiples versants. Leur façon de dire le texte forge un spectacle limpide, alors même que Eugène Onéguine, le héros, préfère la complexité de sa vie intérieure à l'évidence de l'amour. Ce spectacle cristallin est un délice.

Joelle Gayot (J.G.)

Le Canard enchaîné

3 avril 2019

Le Théâtre

Onéguine

(Pouchkinorama)

QUELLE MOUCHE a piqué le metteur en scène Jean Bellorini ? Le voilà qui se met aux gadgets ! Dès qu'il prend place, le spectateur doit s'équiper d'un gros casque audio, sous peine de ne rien comprendre à ce qui va suivre. Le voilà vaguement inquiet... Mais pas trop : jusqu'ici, Bellorini n'a jamais fait dans l'esbroufe technologique, la vidéo à l'épate, le trop-plein. Sans doute a-t-il ses raisons...

Il en est deux, et l'on comprend vite qu'elles sont solides. La première est que ce spectacle est fait pour voyager léger, être joué partout, et pas seulement dans les théâtres. Un décor à l'épure, avec deux tables, quelques chaises, un piano, une console de son, quelques chandeliers, et voilà tout. Fourrez les 140 casques audio dans une grande malle, et hop ! la troupe peut s'installer n'importe où à la diable.

La deuxième est Pouchkine, la légèreté aérienne de sa langue, la musicalité si particulière d'« Eugène Onéguine », livre hors norme publié en 1833, à la fois roman et poème, composé en octosyllabes rimées, réputé intraduisible et qu'a pourtant réussi à traduire André Markowicz au terme d'années de labeur (vingt-huit ans !), cherchant à en retrouver la musicalité et la métrique russes.

Quatre acteurs et une actrice sont sur scène, écouteurs sur la tête eux aussi et minuscule micro à la main. Ils se relaient pour nous conter l'histoire d'Onéguine, jeune aristocrate de haute souche, qui vient d'hériter de son oncle un vaste domaine, s'y rend, fait la connaissance, dans le voisinage, de la belle et simple Tatiana, laquelle lui déclare bientôt sa flamme. Mais, désillusionné sur tout, oisif par scepticisme, cet « homme inutile » la repousse et s'amuse à batifoler avec sa sœur, la joyeuse Olga. Le drame débute là... Guidé par les voix des comédiens qui lui parlent, lui chuchotent à l'oreille, et par quelques ajouts sonores (vent, cloches, pas dans la neige, etc.), le spectateur sent s'éveiller son imaginaire et surgir en lui d'étonnants paysages mentaux. Comme par miracle, le voilà projeté dans la Russie du XIXe siècle, se retrouvant dans une calèche traversant un paysage enneigé, dans la salle de bal où Onéguine serre Olga de près, sur le pré où se déroule un duel tragique... Il voit tout, sent tout, tout se joue à l'oreille.

Les comédiens excellent, déroulant avec une fluidité sans pareille le texte enchanteur de Pouchkine. Mélodie-Amy Wallet, souvent taiseuse, assise à son piano bruiteur, offre aux spectateurs son doux profil de Tatiana, la femme qui aime, en vain, d'amour. Elle est le cœur de la pièce, le cœur du texte aussi, dont les Russes connaissent par cœur des passages entiers.

Un gadget, ces écouteurs ? Non : une trouvaille. Jamais n'a-t-on aussi bien goûté ce texte enchanteur, vif et léger comme une fable.

Jean-Luc Porquet

● Au théâtre Gérard-Philipe, à Saint-Denis.

Flamboyant Pouchkine

Au Théâtre Gérard Philipe de Saint-Denis, **Jean Bellorini** propose un ***Onéguine*** épuré et ludique qui met en valeur la sublime traduction d'André Markowicz. PAR ANTOINE DU JEU

ONÉGUINE
D'après Alexandre Pouchkine, traduit par André Markowicz, mise en scène Jean Bellorini, Du 23 mars au 20 avril au TGP, du 21 au 25 mai à La Criée (Marseille).

Parfois une ville suffit à raviver le souvenir d'une œuvre chérie. C'est à Saint-Pétersbourg où il montait *Kroum* fin 2017 que Jean Bellorini a relu *Eugène Onéguine* de Pouchkine, traduit à l'os par André Markowicz avec qui il venait de travailler sur *Karamazov*. Mais contrairement au roman protéiforme de Dostoïevski, celui en vers de Pouchkine est extrêmement limpide, ne s'articulant qu'autour d'Eugène Onéguine, de son ennui insurmontable et d'une occasion manquée qui le hantera à jamais. C'est justement cette clarté apparente qui intéresse Bellorini. « L'histoire est simplissime. Tatiana se déclare, Onéguine refuse et plusieurs années après, c'est lui qui se déclare et c'est trop tard, explique-t-il. Une fois qu'on l'a compris, on peut se laisser emporter par la poésie, la langue… » Jouant le dépouillement pour faire ressortir le lyrisme flamboyant de Pouchkine, il structure sa mise en scène autour du narrateur qui n'a de cesse de commenter l'œuvre tel un *work in progress*.

Au filage auquel on assiste, on n'est donc guère surpris qu'il ait opté pour un dispositif minimal, loin des ornements romantiques que l'on pourrait attendre pour une telle oeuvre. Entre les deux rangées de spectateurs, deux tables en bois avec quelques bougies posées dessus et un piano les séparant composent le décor. L'intimité se renforce grâce à ces casques à la disposition de chacun qui donnent l'impression que les cinq comédiens présents nous chuchotent à l'oreille leurs secrets les plus précieux. Ces voix, tout en murmures et susurrements, sont accompagnées par une musique plutôt fournie au début qui s'épure ensuite à mesure qu'avance la tragédie et avec laquelle les comédiens vont jouer (balade au piano, violoncelle, bruits de verre…). Comme le narrateur, les acteurs mettent à nu le dispositif, guidant d'emblée le spectateur : en guise de lever de rideau, l'un d'entre eux se fond dans le costume du bonimenteur en se présentant, lui, son équipe, puis le texte et le travail effectué pour l'apprendre en entier. Cette désinvolture (sensation d'une pièce en train de se monter en direct) est surtout une façon de valoriser le travail d'écoute à l'œuvre. Car hormis quelques micro-scènes de discussions, il n'y a toujours qu'un comédien qui parle et les autres sont, comme les spectateurs, assis dans le noir, le casque également vissé sur la tête, à l'écoute donc. L'idée d'un tel travail est arrivée très tôt pendant les répétitions. « On a écouté la mère d'André Markowicz lire le texte en russe, se rappelle Jean Bellorini. On a compris qu'André a traduit le roman par rapport aux sons, il se permet d'énormes libertés au profit de l'image sonore ». Avec ce dispositif resserré au maximum qui lui permet de jouer « dans n'importe quel espace vide, en gare, en salle des fêtes, dans un préau, sur une place de village », Bellorini se veut lui aussi le plus simple et direct possible afin d'amener la poésie « vers ce qu'elle a de plus exigeant mais aussi de plus touchant et d'accessible ».

Onéguine

Alexandre Pouchkine / André Markowicz / Jean Bellorini

Un chœur poétique

Onéguine d'Alexandre Pouchkine, mis en scène par Jean Bellorini au Théâtre Gérard-Philipe. © Pascal Victor / ArtcomPress

Directeur du Théâtre Gérard-Philipe de Saint-Denis depuis 2014, Jean Bellorini s'est toujours posé la question du public et de l'exploitation des spectacles. Avec *Un fils de notre temps* d'Ödön von Horváth, en 2015, il avait mis au point une forme légère et mobile, susceptible d'être présentée dans des lieux non destinés au théâtre, maisons de quartier, gymnases, par exemple.

Sa version d'*Eugène Onéguine*, le roman en vers d'Alexandre Pouchkine, traduit la même préoccupation des voyages.

Dans la petite salle, on pénètre dans un espace bifrontal, avec ses deux volées de gradins, et, au milieu, l'espace de jeu. Des tables, des chaises, un piano, des candélabres. Lumières des flammes vacillantes des bougies, apparition d'une lune douce. Dans une proximité très grande, les comédiens vont nous dire le poème, vont incarner une partie de ce chef d'œuvre bouleversant que Pouchkine a mis dix ans à composer – de 1821 à 1831 –, et qui est magistralement traduit par le profond et très inspiré André Markowicz. Chacun des cent trente spectateurs doit mettre un casque audio. Les interprètes, eux aussi, portent un casque et parlent au plus près de très fins micros.

Cinq comédiens portent avec une délicatesse et une profondeur magnifique la belle histoire, mais surtout la sublime forme. André Markowicz a mis vingt-huit ans à traduire *Eugène Onéguine.* Il a trouvé l'équivalent des vers, leur musique, leur beauté. On a le droit d'enlever le casque. On se rend alors compte que c'est en chuchotant que les acteurs s'adressent à nous. Cela suppose une maîtrise, une délicatesse étonnante.

Derrière son piano, Mélodie-Amy Wallet joue parfois et fait palpiter la splendide Tatiana. Matthieu Tune ouvre et ferme cette extraordinaire traversée, relayé par ses camarades Clément Durand et Gérôme Ferchaud, tandis qu'Antoine Raffalli est Lenski. Sur le côté, Sébastien Trouvé accompagne de sons éloquents, de musique, la représentation. Il y a aussi un violon, des cuivres, en direct.

Ce moment est d'une beauté bouleversante. Il y a quelque chose d'hypnotique dans la manière même dont on est enveloppé par le poème. Du grand théâtre rare et accessible.

Armelle Héliot

Théâtre Gérard-Philipe, jusqu'au 20 avril 2019.
La Criée, Théâtre national de Marseille du 21 au 25 mai 2019,

Le livre. Onéguine a quitté Saint-Pétersbourg pour s'installer dans le domaine dont il a hérité, loin de la fièvre citadine. Un jeune poète, Lenski, s'installe un jour près de chez lui, et les deux jeunes gens se lient rapidement d'amitié. Lenski lui avoue son amour pour une amie d'enfance, Olga. Dans la famille de cette dernière, Onéguine rencontre Tatiana, sa sœur aînée, qui tombe immédiatement amoureuse de lui…
Actes Sud, Babel, 384 pages, 8,70 €

Presse régionale

JSD Le Journal de Saint-Denis

CULTURES

TGP/ Pouchkine en immersion totale

Jeudi 21 mars 2019 - 17:54 | Mis à jour le Jeudi 21 mars 2019 - 18:02

Benoît Lagarrigue

Jean Bellorini adapte pour la scène le roman Eugène Onéguine, de l'auteur russe Alexandre Pouchkine, avec un dispositif sonore particulier : chaque spectateur sera muni d'un casque…

Pour sa nouvelle création, le dramaturge et metteur en scène a concu un dispositif pouvant être présenté dans des endroits divers, pas forcément dédiés au théâtre.

Pour sa nouvelle création, Jean Bellorini explore une fois de plus un texte majeur de la littérature mondiale. Après Hugo (*Tempête sous un crâne*), Rabelais (*Paroles gelées*), Dostoïevski (*Karamazov),* Proust (*Un Instant*), entre autres, c'est aujourd'hui Alexandre Pouchkine qu'il sonde avec Onéguine, qui sera créé au TGP du 23 mars au 20 avril.

Eugène Onéguine est l'œuvre la plus connue de Pouchkine (1799-1837). Roman composé en vers, écrit entre 1821 et 1831, il est devenu un classique de la littérature russe. « *C'est le plus grand livre jamais écrit en russe* », s'exclame même André Markowicz, qui l'a traduit en français et qui sait ce que langue russe et traduction veulent dire. Dans ce roman, l'auteur raconte l'histoire d'un jeune homme qui quitte les fastes de Saint-Pétersbourg pour un domaine isolé à la campagne où il mène une vie solitaire jusqu'à ce qu'il se lie d'amitié avec un jeune poète, Lenski, qui est épris d'Olga, son amie d'enfance. Il entraîne Onéguine dans la famille d'Olga, où ce dernier rencontre Tatiana, dont il tombe follement amoureux…

« Le théâtre est poétique par essence »

Romantisme absolu, spleen, tourments, mélancolie, ironie distante et drame se mêlent dans le plus pur esprit de la littérature russe, avec ici en plus le lyrisme des octosyllabes purs et lumineux de Pouchkine. « *Onéguine est un homme abîmé par les mondanités et qui devient un ermite isolé et désabusé. Il se voit comme un grand personnage mais a finalement tout raté, y compris son histoire d'amour par orgueil* », constate Jean Bellorini qui a choisi de monter ce spectacle dans la lignée d'Un fils de notre temps, créé en 2015, c'est-à-dire avec un dispositif pouvant être présenté dans des endroits divers, pas forcément dédiés au théâtre.

« *J'ai envie de donner à entendre la poésie de ce très beau chant d'amour et de l'accorder à l'imaginaire du théâtre. C'est pour moi une évidence car le théâtre est lui-même poétique par essence et induit un imaginaire à la fois commun et singulier, propre à chacun. C'est cet imaginaire-là que je veux faire entendre* », poursuit-il.

« Pas loin d'un dispositif de radio »

C'est cette volonté qui est à l'origine du dispositif très particulier qu'il a conçu pour ce spectacle. Le public sera installé sur deux gradins face à face entre lesquels circuleront les comédiens dans un espace étroit. Chaque spectateur sera muni d'un casque dans lequel il entendra, outre les comédiens, un véritable décor sonore avec musique, sons divers, bruitages, « *comme lors d'une émission de radio* », note Sébastien Trouvé, complice de longue date de Jean Bellorini et qui est ici l'auteur de toute la partie sonore du spectacle.

« *Pour la partie musicale, je suis parti de l'opéra de Tchaïkovski écrit à partir du livre, mais avec une certaine distance. Je me suis inspiré de quelques thèmes que j'ai réorchestrés, déclinés, transformés pour un quintet de cordes, flûte et cuivre* », révèle-t-il. Puis Sébastien Trouvé a créé tout un univers sonore pour faire en sorte que les spectateurs assistent au roman incarné par ses personnages. « *C'est une expérience à vivre ensemble, chacun avec son imaginaire. Nous ne sommes pas loin d'un dispositif de radio, voire de cinéma, mais nous sommes bien au théâtre, dans un spectacle vivant* », ajoute-t-il. « *Le spectateur se retrouve véritablement immergé dans le texte, dans la poésie, comme lors d'un voyage sensible* », poursuit Jean Bellorini.

Presse web

délibéré

Dingues d'Onéguine

Par René Solis - 14 AVRIL 2019

De sa traduction d'Eugène Onéguine, parue en 2005 chez Actes Sud, André Markowicz déclarait aux Assises de la traduction littéraire d'Arles en 2011, que c'était « ce qu'il a fait de mieux dans [sa] vie ». Il disait aussi : « Eugène Onéguine est le plus grand livre jamais écrit en langue russe. Il n'y a pas besoin de discuter, c'est comme ça. » Les 5 523 vers du roman de Pouchkine lui auront demandé plus de vingt ans de travail. Et pourtant, tous les Russes vous le diront, Pouchkine c'est facile : pas de mots compliqués, pas d'images alambiquées. Quand l'auteur écrit : *« Le soir, déjà ; son traîneau glisse, / Si vite qu'il effraie les gens ; / Le givre luit sur sa pelisse / Et tremble en poussière d'argent »*, il n'y a rien d'autre à comprendre. Mais pour faire que cela glisse aussi en français, quel boulot. Dans son Roman russe, paru en 1887, l'écrivain diplomate Eugène-Melchior de Voguë notait : *« Traduire cette langue de diamant est une gageure à rendre fou de désespoir. »*

Premier problème, la forme : une suite de strophes de quatorze tétramètres iambiques, des octosyllabes rimés. Comme plusieurs de ses prédécesseurs, Markowicz a choisi de coller en français à la structure originale en russe. Moins solennel que l'alexandrin, l'octosyllabe est le vers des fabliaux du Moyen-Âge, du *Testament* de Villon – « Au temps de ma jeunesse folle » –, et du « Mignonne, allons voir si la rose » de Ronsard. La Fontaine en use volontiers dans ses Fables – « *Si ce n'est toi, c'est donc ton frère* » –, et Hugo y a recours dans les Contemplations – « *Mon bras pressait ta taille frêle / Et souple comme le roseau* » ; sans compter d'innombrables chansons populaires – *« Il était un petit navire »*…

Une chansonnette qui serait un roman : c'est l'autre gageure du texte. Personnages, lieux, intrigues, tout s'enchaîne imparablement, sans autres digressions que les adresses au lecteur. Parties descriptives – Pouchkine n'en abuse pas –, quiproquos, rebondissements : rien ne manque. S'y ajoutent un permanent mélange des genres – comédie, mélodrame, tragédie –, les clins d'œil plus ou moins cryptés à d'autres textes (Don Juan de Byron). Plus la dimension prémonitoire : le duel au cours duquel Onéguine tue son ami le poète Lenski est une description assez exacte, avec dix ans d'avance, de la propre mort de Pouchkine.

Le tout sous la forme de « *strophes frivoles* », comme le rappelle l'auteur à la fin du roman. La traduction d'*Eugène Onéguine* n'a pas rendu André Markowicz fou de désespoir. Mais elle l'a ramenée vers son enfance : un texte que, dit-il, il a entendu dès le berceau. Dans la longue liste des classiques russes qu'il a traduits pour Actes Sud, pas sûr que ce qu'il a « fait de mieux dans sa vie » figure en tête des meilleures ventes (on imagine que Dostoïevski a plus de lecteurs en français que Pouchkine). Mais le livre n'a pas cessé de vivre. Il y a deux ans, il en a proposé une version audio parue aux éditions Thélème. Avec le texte original enregistré en russe par sa

mère, Daredjan Markowicz, et la version française dite par lui-même et par Françoise Morvan.

Le spectacle mis en scène par Jean Bellorini, directeur du Théâtre Gérard Philipe de Saint-Denis, ranime encore la flamme. À peu près pas de décor, deux gradins mobiles, un dispositif bi-frontal pour 140 spectateurs, cette adaptation scénique a été conçue pour être installée partout (gymnases, préaux, plein air). On n'est pas très loin d'un théâtre radiophonique : chaque spectateur est doté d'un casque ; les cinq comédiens (Clément Durand, Gérôme Ferchaud, Antoine Raffalli, Matthieu Tune, Mélodie-Amy Wallet) murmurent le texte – pas l'intégrale, mais environ les deux-tiers –, qui arrive légèrement amplifié aux oreilles des auditeurs. Il y a aussi des bruitages, un univers sonore qui a pour fil conducteur la musique de l'opéra de Tchaïkovski. Cela pourrait être monotone, ronronnant, c'est magnifique, rayonnant d'humour et de finesse.

À propos du roman, André Markowicz écrivait aussi dans Partages, journal de traduction publié aux éditions Inculte : *« une fois qu'on est entré dans Onéguine, qu'on a, non pas "compris" (il n'y a rien à comprendre, pas de sens caché, rien – tout est à la surface), mais "senti", alors, vraiment, votre vie change, et vous vivez dans ce sourire, ce sourire d'une tristesse infinie, mais dont émane une lumière étonnante : quelque chose d'intime (je veux dire que ça parle à chacun de nous différemment, selon sa vie, son enfance, ses propres souvenirs) et de totalement universel. Et, je le redis, léger. »* Léger : c'est bien ainsi que l'on se sent au sortir du Théâtre Gérard Philipe.

René Solis

RegArts
L'œuvre vit du regard qu'on lui porte (Pierre Soulages)

Mis en ligne le 26 mars 2019

TGP
59, boulevard Jules Guesde
93200 Saint-Denis
01 48 13 70 00

Jusqu'au 20 avril 2019 (puis en tournée au théâtre de la Criée à Marseille)
Du lundi au samedi à 20h30, le dimanche à 16h, relâche le mardi et le mercredi

Photo © Pascal Victor

Connaissez-vous l'ASMR ? L'*Autonomous Sensory Meridian Response*, ou en français, la Réponse Autonome Sensorielle Méridienne : une mode répandue sur youtube qui consiste à écouter au casque des voix murmurées. C'est ce qui semble avoir inspiré la mise en scène de cet *Onéguine* où les comédiens prennent le micro et nous invitent à porter le casque pour nous tenir plus près – même si le détour technique nous éloigne – de leur diction et de notre intime. Et ce qui semble *a priori* gadget fait son effet, et touche au cœur. Ce dispositif, qualifié à tort d'immersif, créé une écoute toute particulière qui sied remarquablement bien aux strophes rimées de Pouchkine, rendues ici dans l'excellente traduction d'André Markowicz (celle de Jacques Chirac n'étant toujours pas éditée, ndlr) qui parvient à faire ressentir la métrique russe. La beauté du texte, mise en valeur par une scénographie simple mais attentive à l'essentielle, donnée à voir sur une scène bifrontale qui renvoit les spectateurs à eux-mêmes, et fait directement écho à leurs propres perceptions.

On connaît peut-être mieux *Eugène Onéguine* sous la forme de l'opéra de Tchaïkovski, ou sous celle du ballet : allez voir cette version pour le théâtre,

Frédéric Manzini

WebThéâtre
Théâtre, Opéra, Musique et Danse

Critiques / Théâtre

Onéguine d'après "Eugène Onéguine" d'Alexandre Pouchkine

Par Dominique Darzacq - samedi 13 avril

Aux feux de l'art et de l'intelligence

Au commencement du spectacle, on s'imagine dans un de ces salons mondains où le soir pour se distraire on joue aux devinettes. Ici elles s'avèrent ludiques, mises au parfum de cet inclassable monument de la littérature russe qu'est Eugène Onéguine, roman en vers octosyllabiques de 364 strophes, soit cinq mille cinq cents vers. « Une différence diabolique » selon Pouchkine qui l'écrivit en dix ans (1821 – 1831) et qu'André Markowicz mit 28 ans à ciseler en français. Un travail de haute poésie, attentif à coller comme une évidence au cœur et à la musicalité de l'œuvre, et à « rendre possible la familiarité, l'insolence et la douceur caractéristique que Pouchkine instaure entre la poésie et son lecteur ». Des visées auxquelles la mise en scène de Jean Bellorini s'attache, avec brio, à emboîter le pas.
Au centre d'un espace bi-frontal, juste deux tables, un piano, quelques candélabres et leurs bougies, un peu en retrait, mais volontairement présente, une console technique, point stratégique d'un spectacle qui s'appréhende essentiellement par l'oreille. Ceux qui en tiennent que le théâtre est avant tout un texte et des comédiens sur une scène, peuvent dans un premier mouvement s'agacer de l'adjonction d'écouteurs pour le public comme pour les comédiens qui eux se relaient un minuscule micro en fonction du rôle et de la narration. Il est vite évident qu'il s'agit moins de sacrifier au goût du temps que d'affirmer le pouvoir imaginaire de la parole, de nous faire, un peu comme le soir à la veillée, parties prenantes de l'histoire d'Onéguine, dandy atteint de « La maladie dont le mystère/ laissent pantois les gens de l'art, /Nommée « le spleen » en Angleterre, / Et, chez nous-autres, « le cafard ».

Lassé des fêtes et du monde, profitant d'un héritage, il s'installe à la campagne, se lie d'amitié avec Lenski, jeune poète qui aime Olga et que par jeu il tente de séduire. Provoqué en duel par le fiancé outragé, il le tue et s'aperçoit trop tard que Tatiana initialement froidement repoussée était son seul amour !
Bruits de calèches cahotant sur les chemins, vent agitant les bouleaux, tintement des verres, froissement d'une robe un soir de bal, bouchons de champagne qui sautent, portes qui grincent, crissements des pas dans la neige…. de bruitages en musique où affleurent des arpèges Tchaïkovskiens, la bande son (Sébastien Trouvé) nous plonge « corps et âme » dans un monde « au sourire d'une infinie tristesse », dans les méandres de l' âme russe qui palpite au cœur de ce récit distillé entre lyrisme bien tempéré et distanciation par un magistral quintette d'interprètes dont tous sont à saluer : Clément Durant, Gérôme Frechaud, Antoine Raffalli, Matthieu Tune, Mélody-Amy Wallet.

Conçu en toute intelligence du texte de Pouchkine et servir au mieux l'œuvre, le dispositif scénique imaginé par Jean Bellorini a été aussi pensé pour être un spectacle tout terrain, apte à aller partout. Si donc vous le voyez programmé dans le centre culturel, la salle des fêtes, la bibliothèque, le gymnase, l'école, le chapiteau de votre ville ou village, n'hésitez pas, courez-y vous y ferez une fascinante virée en Pouchkinie.

Dominique Darzacq

Art Juice

“ONEGUINE”, CHUCHOTEMENT A L’OREILLE DU SPECTATEUR

by JBH- 12 avril 2019

Dans un dispositif bi-frontal, Jean Bellorini met en scène la grande œuvre de Pouchkine dans la traduction d’André Markowicz. 5 jeunes comédiens illuminent ce texte en vers.

« IMPATIENT DE VIVRE ET PRESSE DE SENTIR »

« Eugène Onéguine est un esthète, qui aime le luxe et la fête. Tatiana, jeune fille noble de la campagne, belle et sombre, tombe amoureuse de lui, dans une forme de pureté et d’intransigeance douloureuse. Il l’éconduit avec une certaine indolence. Par désœuvrement, il séduit lors d’un bal la fiancée de son meilleur ami. Ce dernier, fou de douleur, le provoque en duel. Eugène le tue, malgré lui. Le sang du jeune homme teinte la neige de rouge… »

Les spectateurs sont invités à s’assoir sur l’une des deux estrades de chaque côté de la scène. Sur chaque place, un casque audio est posé. Le 1er comédien – déjà sur scène – alpague la foule et introduit ce qui va suivre. Chacun est alors invité à porter le casque audio. Une grande partie du roman sera interprétée par ces comédiens qui parlent donc dans des micros-cravates accompagné de sons et musiques, mixés en live par Sébastien Trouvé.

INTIMITE D’UN STUDIO D’ENREGISTREMENT

Au-delà de la beauté du texte – et soulignons encore une fois le travail de traduction d’André Markowicz – c’est la disposition scénique qui intéresse. Entourer la scène, voir le visage des acteurs au plus près, mais également ceux des spectateurs en face, écouter la voix dans un casque. Autant de moyens qui invitent à entrer dans l’intimité des personnages : le spleen d’Onéguine, le tourment de Tatiana, la flamme de Lenski et la naïveté d’Olga.

Écouter les octosyllabes de Pouchkine dans le casque audio autorise le spectateur à s’abandonner et écouter les confidences des protagonistes qui touchent chacun à leur manière. La musicalité des vers, le travail sur le son et la musique, chaque élément sert le roman transposé sur scène sous nos yeux.

Des âmes russes errantes dans un siècle dont les prémices des bouleversements à venir sont inscrits dans une société malade. Le romantisme qui se dégage de cette histoire d’amour mort-né va de pair avec le cynisme et l’ironie.

Le dispositif est intelligent et participe à faciliter l’accessibilité de cette pièce en vers. Jean Bellorini l’a ainsi pensé mobile pour qu’Onéguine puisse être joué partout : dans un gymnase, une maison de quartier, un lycée. On ne peut souhaiter qu’une longue vie à ce spectacle qui touchera sans doute les adultes comme la jeunesse. Ce roman du 19e raisonne encore dans notre époque tourmentée.

Art Juice

SPECTACLES

“ONÉGUINE”, CHUCHOTEMENT À L’OREILLE DU SPECTATEUR

by JBH
12 avril 2019
0 comments

Dans un dispositif bi-frontal, Jean Bellorini met en scène la grande œuvre de Pouchkine dans la traduction d’André Markowicz. 5 jeunes comédiens illuminent ce texte en vers.

« IMPATIENT DE VIVRE ET PRESSÉ DE SENTIR »

« Eugène Onéguine est un esthète, qui aime le luxe et la fête. Tatiana, jeune fille noble de la campagne, belle et sombre, tombe amoureuse de lui, dans une forme de pureté et d’intransigeance douloureuse. Il l’éconduit avec une certaine indolence. Par désœuvrement, il séduit lors d’un bal la fiancée de son meilleur ami. Ce dernier, fou de douleur, le provoque en duel. Eugène le tue, malgré lui. Le sang du jeune homme teinte la neige de rouge… »

Les spectateurs sont invités à s'assoir sur l'une des deux estrades de chaque côté de la scène. Sur chaque place, un casque audio est posé. Le 1er comédien – déjà sur scène – alpague la foule et introduit ce qu'il va suivre. Chacun est alors invité à porter le casque audio. Une grande partie du roman sera interprétée par ces comédiens qui parlent donc dans des micros-cravates accompagné de sons et musiques, mixés en live par Sébastien Trouvé.

INTIMITÉ D'UN STUDIO D'ENREGISTREMENT

Au-delà de la beauté du texte – et soulignons encore une fois le travail de traduction d'André Markowicz – c'est la disposition scénique qui intéresse. Entourer la scène, voir le visage des acteurs au plus près, mais également ceux des spectateurs en face, écouter la voix dans un casque. Autant de moyens qui invitent à entrer dans l'intimité des personnages : le spleen d'Onéguine, le tourment de Tatiana, la flamme de Lenski et la naïvité d'Olga.

Ecouter les octosyllabes de Pouchkine dans le casque audio autorise le spectateur à s'abandonner et écouter les confidences des protagonistes qui touchent chacun à

leur manière. La musicalité des vers, le travail sur le son et la musique, chaque élément sert le roman transposé sur scène sous nos yeux.

Des âmes russes errantes dans un siècle dont les prémisses des bouleversements à venir sont inscrits dans une société malade. Le romantisme qui se dégage de cette histoire d'amour mort-né va de pair avec le cynisme et l'ironie.

Le dispositif est intelligent et participe à faciliter l'accessibilité de cette pièce en vers. Jean Bellorini l'a ainsi penser mobile pour qu'Onéguine puisse être joué partout : dans un gymnase, une maison de quartier, un lycée. On ne peut souhaiter qu'une longue vie à ce spectacle qui touchera sans doute les adultes comme la jeunesse. Ce roman du 19e raisonne encore dans notre époque tourmentée.
Au théâtre Gérard Philippe jusqu'au 20 avril.